

LA
LANGUE FRANÇAISE

MISE EN PRATIQUE

OU

PETIT RECUEIL DE PHRASES FRANÇAISES

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT

A TOUTES LES GRAMMAIRES

DESTINÉES

A ENSEIGNER CETTE LANGUE AUX ITALIENS

PAR DE VILLOT.

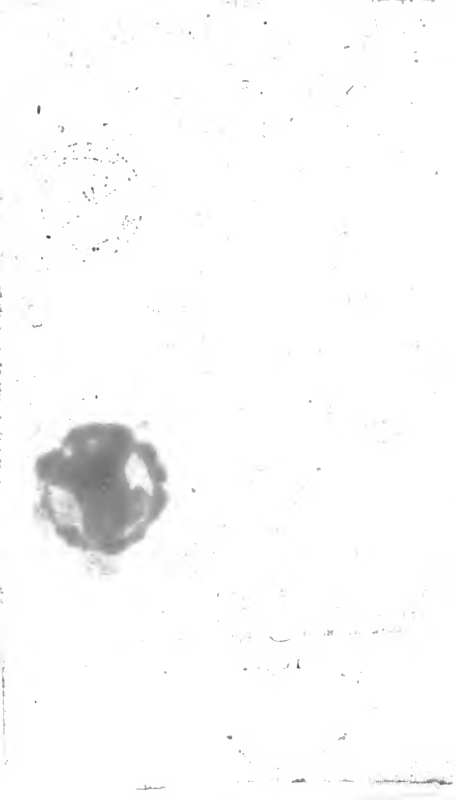


NAPLES

CHEZ R. MAROTTA E. VANSPANDOCH

1826.





A SON ALTESSE ROYALE

LE DUC DE CALABRE

PRINCE HÉRÉDITAIRE

DU ROYAUME DES DEUX SICILES.

MONSEIGNEUR

SA MAJESTÉ, en daignant per-
mettre que j'aie l'honneur de pré-
senter cet opusculé A VOTRE AL-

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
ZOOLOGY
OF THE
CITY OF LONDON
1871

1871

1871

1871

AVANT-PROPOS.

LES maîtres de langues , et encore plus leurs écoliers , sont souvent ennuyés et rebutés par la sécheresse des conjugaisons. J'ai indiqué dans la préface qui précède la traduction de l'abrégé de Wailly à l'usage des italiens, une manière de rendre moins fastidieuse , et plus utile , l'étude des verbes.

La pratique de l'enseignement amène l'expérience. Après avoir épuisé les conjugaisons, j'ai retiré de grands avantages d'exercer mes écoliers à lire et à écrire des phrases composées de ver-

bes qu'on pût facilement employer à toutes les personnes des temps, dont on a fait usage dans la formation de ces phrases. Par exemple , j' indique le N. 3. de ce recueil ; je le fais lire ou copier , et traduire en italien ; ensuite je le fais lire ou copier, en mettant les verbes j'aurai , et j'ai cultivées , à la seconde personne du singulier , et en faisant accorder avec cette seconde personne , les pronoms mes , moi-même , et mon. Je continue à faire lire ou copier de la même manière cet article 3, à la troisième personne du singulier , et aux trois personnes du pluriel.

Cet exercice, pratiqué avec constance et avec méthode, apprend l'orthographe qui finit par se trouver au bout des doigts ; il familiarise avec l'usage et l'accord des pronoms personnels et des adjectifs pronominaux possessifs ; il habitue à la construction régulière de la phrase ; enfin il conduit l'étudiant à parler et à écrire correctement.

L'essai de Phraséologie que j'offre au public dans ce recueil , est tiré de mes leçons journalières dans les trois collèges royaux, où je suis chargé d'enseigner la langue française. Cette phraséologie me fournit des sujets variés d'analyse ; non pas en me limitant à faire nommer les parties du discours ; mais en faisant observer soigneusement, la différence notable qu'il y a entre la construction française et l'italienne, entre l'emploi des temps dans les deux langues , et quels sont les vrais gallicismes. Ainsi l'exemple explique la règle , et l'analyse la rend familière.

Dans les collèges où les classes sont toujours nombreuses , le temps est précieux, toujours calculé, et jamais proportionné au nombre des étudiants. Il fallait donc trouver un moyen de rendre la leçon facile et commune, autant que possible ; et je crois que ce que j'ai fait mène à ce but : car il suffit d'indiquer des numéros pour assigner une le-

çon écrite; et la lecture de chaque étudiant peut se limiter à un seul article qui forme toujours un sens complet.

Toute phrase un peu longue, outoute réunion de phrases , qui forment un sens entr' elles , n'est pas susceptible de variation suivant ma méthode. Il sera facile des'en apercevoir, en essayant de varier quelques phrases prises au hasard dans un livre.

Pour former ce recueil, j'ai dû commencer naturellement par les verbes auxiliaires , et par des phrases simples : J'ai passé en revue à peu près toutes les conjugaisons , ayant soin de répéter plus d'une fois les verbes irréguliers, et les temps dont les terminaisons sont les plus difficiles , comme les parfaits définis : J'ai employé des expressions figurées , regrettant beaucoup de ne pouvoir insérer dans cet ouvrage , un plus grand nombre de ces métaphores , qui en permettant l'emploi des mots dans un sens indirect , enrichis-

sent si heureusement toutes les langues. (*)

A près avoir expliqué les premiers avantages de ce recueil , je dois ajouter , que , continuant la même méthode, lorsque l'étudiant a acquis de la facilité pour varier les phrases, je lui fais composer une phraséologie , en lui indiquant seulement quelques verbes , et laissant à son esprit toute la latitude possible. Ce nouvel exercice est amusant , flatte l'amour-propre de l'écollier , et amène toujours des résultats précieux. En général je cherche , autant qu'il m'est possible, de réunir dans mes leçons l'utile et l'agréable.

(*) Un italien, *Barberi*, a fait un très bon ouvrage, intitulé *Petit trésor de la langue française et de la langue italienne*; il contient tout ce-qu'il faut savoir sur les tropes , et un recueil précieux d'expressions figurées des deux langues ; et ces expressions sont mises en pratique dans des exemples bien choisis.



L A

LANGUE FRANÇAISE

MISE EN PRATIQUE,

I.

J'ai une phraséologie française; je suis bien content de faire ma lecture dans ce petit livre; si j'avais le temps, je l'écrirais tout entier pour apprendre l'orthographe.

2.

J'étais seul, lorsque mon frère est arrivé; ma mère et mes soeurs étaient sorties, j'ai envoyé mon domestique les chercher chez mon oncle.

3.

J'aurai le plaisir d'offrir à mes cou-

sines des fleurs que j'ai cultivées moi-même dans mon jardin.

4.

J'aurais envie de me promener ; je ne sais où aller. Je voudrais faire de l'exercice pour ma santé.

5.

Le dernier jour du carnaval j'étais chez ma tante Claire ; on parla d'aller au bal masqué ; je n'en avais jamais vu, je fus curieux, j'accompagnai mes amis, et j'avoue que j'ai été bientôt las du bruit, et de la foule ; je me suis retiré de bonne heure.

6.

Il faut que j'aie la patience de repasser toutes mes leçons d'histoire, afin que je sois en état de faire mon examen.

7.

Il faudrait que j'eusse fini à neuf heu-

(9)

res, pour que je fusse prêt à partir à dix;
j' écris vite, je me dépêcherai.

8.

J' aurai eu bien de la peine, mais si
je réussis dans mes projets, je serai con-
tent de moi.

9.

J' aurai été trompé sur le prix du drap
que j' ai acheté, je ne m' y connois pas.

10.

J' aurais eu mon habit neuf pour di-
manche, si j' eusse été pressé de l' avoir.

11.

J' aurais été l' homme le plus heureux
du monde, si j' eusse pu conserver ma
maison de campagne.

12.

Il faudrait que mon beau-père me
donnât mille ducats pour que je fusse

*

dans le cas de faire mon voyage agréablement.

13.

Il aurait fallu que mon neveu vînt le matin , pour que j'eusse été dans le cas de partir avant midi.

14.

J'eus faim et je voulus manger une soupe, ensuite je me fis servir une volaille , dont je mangeai une aile et les blancs: je finis mon repas avec une poire, et je bus un verre de malaga.

15.

J'admire la grandeur de Dieu dans tous les ouvrages de la création ; j'emploie ma vie à le remercier de ses bienfaits, et je cherche à m'en rendre digne.

16.

Lorsque j'étais à la campagne, j'employais une partie de mon temps à la

lecture: j'allais à la chasse pour me distraire de mes études ; et je ne changeais rien à cette manière de vivre, que quand la pluie me forçait de rester chez moi.

17.

Je me promenai hier matin dans la campagne; j'admirai la beauté des paysages qui s'offraient à mes yeux , et je me retirai enchanté de tout ce que j'avais vu.

18.

Mes souliers et mes bas étaient mouillés ; je changeai de chaussure; mais je m'enrhumai, et le soir je pris la fièvre.

19.

J'aurai un maître de langue française au mois de janvier prochain. J'en profiterai avec le plus grand plaisir ; j'emploierai deux heures par jour à l'étude de cette langue; et le maître m'a dit que dans un an je la parlerai , si je cherche

les occasions de m'exercer, si je fréquente les français, et si j'écoute avec attention leurs conversations.

20.

J'avais l'espoir de faire un voyage dans ma patrie ; j'aurais éprouvé un grand plaisir de la revoir encore une fois ; c'est à regret que je me vois forcé d'y renoncer.

21.

Il faut que je passe chez mon notaire, et que de là j'aille au port , afin que je sache, si le bâtiment à vapeur est arrivé ; j'attens de Palerme une boîte de dragées, et une caisse de vin de Bagaria.

22.

Il est nécessaire que je loue un appartement dans le voisinage de ma sœur ; il faut que je la voie souvent ; j'aime beaucoup mon beau-frère et mes neveux.

23.

Les boucles à la mode sont petites, les miennes sont grandes, je veux les changer , et j'irai demain chez mon orfèvre pour en choisir une paire.

24.

Il faudrait que je dépensasse mille ducats pour réparer ma maison ; et comme je ne les ai pas , il faudrait que je les empruntasse ; je ne peux pas me permettre de faire une dette qui me gênerait.

25.

Pour plaire à mon cousin , il aurait fallu que j'eusse cédé à sa demande, et que mon frère eût donné son consentement ; cela ne me convenait pas du tout.

26.

Je vais envoyer chercher un chapeau neuf , le mien a été gâté par la pluie :

j'ai aussi besoin d'une éponge, j'ai perdu la mienne dans mon dernier déménagement.

27.

Vendredi prochain j'irai me promener sur mer; j'y serais d'jà allé, si mes affaires me l'avaient permis.

28.

Je m'en vais ; je me retire chez moi avant la nuit ; je veux me coucher de bonne heure, parce qu'il faut que je me lève avec le jour, et que j'aïlle au bain.

29.

Je m'en irai , si l'on me l'ordonne , mais je resterai si cela m'est permis; car j'avoue que mon départ me causerait bien du chagrin.

30.

J'ai été (je suis allé) ce matin faire une visite à ma belle-sœur: je ne l'ai pas

trouvée ; si l' on m' avait laissé sortir quand je le voulais , je n'aurais pas fait une course inutile.

31.

Va-t-en , me dit mon frère , et moi je ne veux m'en aller , que quand j'aurai été payé de ma pension.

32.

Vas-en chercher toi-même , je n'en ai pas : il me déplait de refuser cela , mais j'y suis forcé malgré moi.

33.

J'unis l'étude de la géographie à celle de l'histoire , et je m'applique encore aux Mathématiques: je réussis très bien à l'algèbre.

34.

Je jouissais paisiblement de la plus douce tranquillité, je vivais à la campa-

gne , lorsque la guerre m'a forcé tout à coup de quitter ma retraite.

35.

Je me réjouirai toujours des succès de l'armée; mais je me réjouirais davantage de la paix.

36.

Je m'attendris en voyant tant de misère, et mon coeur fut ému de pitié. Qui n'aurait pas versé des larmes ! Je vis la faim dévorante qui faisait périr chaque jour plusieurs enfans ; je ne rencontrai que des spectres ambulans; et le silence de la nuit me permettait d'entendre les gémissemens des infortunés qu'il m'était impossible de soulager.

37.

J'ai réuni dans ma maison tout ce qui m'est nécessaire pour vivre agréablement. J'y reçois mes amis sans cérémonie , et ma société est paisible.

38.

En grossissant les objets, les lunettes soulagent la vue : il y a dix ans que je suis obligé d'en faire usage.

39.

Je hais la flatterie, et je méprise les flatteurs, ils m'inspirent une répugnance que je ne puis surmonter.

40.

Je haïrai toujours les menteurs ; je les considère dans la société comme un fléau ; si chacun les traitait comme moi, je crois que le nombre en serait moins grand.

41.

Les arbres fleurissaient déjà, lorsque j'ai quitté la campagne au mois d'avril ; j'y retournerai au mois de juillet pour faire ma récolte de grains , et je n'en reviendrai qu'après les vendanges.

42.

Les lettres florissaient en Italie longtemps avant leur renaissance dans le nord de l'Europe ; il faut que je lise quelques ouvrages sur la littérature italienne du quinzième siècle.

43.

Lorsque j'enseigne à mes élèves la morale de l'évangile , je sers Dieu , ma patrie , et mon Roi.

44.

Je me repens d'avoir cédé aux importunités de mon neveu ; c'est un jeune homme qui me donnera du chagrin , si je ne parviens pas à le faire partir pour l'armée.

45.

Sil'on veut que je me repente de ce que j'ai fait, il faut me persuader que j'ai eu tort , en attendant je continuerai.

46.

Je secourrai les pauvres infirmes autant que je pourrai ; ma religion et mon cœur m'en font une loi , dont je ne m'écarterai jamais.

47.

Je meurs d'envie de voir le prince Royal ; il faut que j'aille dimanche à la messe au palais.

48.

Je fuis les bavards , ils me fatiguent ; j'évite les gens silencieux , ils m'ennuient ; je ne puis souffrir les personnes bruyantes , elles me tourmentent. Je me sens un grand penchant pour les personnes gaies avec modération , et pour celles instruites qui sont modestes ; les premières m'amuse , les secondes m'intéressent.

49.

En fuyant les plaisirs bruyans, je jouis de la paix de l'âme , et je vis heureux.

50.

La fortune me fuit ; je ne cours pas après elle ; elle est plus lesté que moi , elle m'échapperait toujours.

51.

J'acquiers de la force en marchant ; j'en acquerrais davantage, si j'avais plus de temps pour me promener.

52.

Je faillis me noyer en traversant la rivière à la nage : j'eus bien de la peine à gagner le rivage, qui était escarpé.

53.

J'ai failli être dupe d'un fripon qui m'avait proposé une affaire dont les ap-

parences m'avaient séduit. Je fus averti à temps par mon avocat.

54.

Chacun à son tour , dit le proverbe ; c'est à mon tour de m'expliquer, et je le serai sans aucune restriction.

55.

Depuis huit jours je souffre beaucoup d'une dent mâchelière; je me la ferai arracher demain par mon dentiste.

56.

Il faut que je découvre le pot qui contient mes confitures de groseilles ; je crains que l'humidité ne les fasse moisir.

57.

Il aurait fallu que je découvrisse la mauvaise conduite d'une personne que j'aimais ; je gardai un silence que j'aurais rompu dans toute autre occasion.

58.

Je cucilleraï des oeillets, du jasmin ,
et du chèvre-feuille ; j'en formerai un
joli bouquet, que j'enverrai à ma mère.

59.

J'ai recueilli peu de fruit de l'étude
que j'ai faite de la géographie, pendant
que j'étais au collège: je veux m'en oc-
cuper de nouveau pendant le séjour que
je vais faire à la campagne.

60.

Je viens dans ce pays pour savoir si
j'obtiendrai ce dont je suis convenu avec
mes débiteurs , il faut bien que je sou-
tienne mes droits , et que j'assure mon
existence et celle de ma famille.

61.

Je retins mon indignation, quad j'ac-
quis la certitude que mon calomniateur

avait été puni , et que l'on avait reconnu mon innocence.

62.

Je suis convenu de mes torts, et je suis venu répéter que je m'étais trompé dans mon jugement.

63.

Je dois partir sur le champ , j'en ai reçu l'ordre positif ; mais si je m'aperçois que l'on veuille me laisser toujours en province , je me retire du service.

64.

Je m'aperçus de l'embarras de mon frère , et je conçus à l'instant le projet de lui offrir tous les secours qui dépendaient de moi : je réussis à éclaircir ses affaires , et je le remis en état de travailler.

65.

Ce sera avec plaisir que je recevrai mes revenus à Noël; je pourrai faire tou-

tes mes dépenses pour mon ameublement , et je ferai terminer mon jardin.

66.

J'ai dû céder pour avoir la paix, et je me suis aperçu que j'avais bien fait; car mes enfans sont arrivés , et je n'aurais pas voulu qu'ils fussent témoins de tous ces différens.

67.

La modestie siéd bien à tout le monde: mais j'aime à la trouver chez les jeunes personnes , et j'ai toujours ouï dire qu'elle embellit toutes les autres vertus.

68.

Cela siéra bien à ma fille de mettre des fleurs dans ses cheveux , et cela ne siérait pas à ma soeur.

69.

Lorsqu'il fait chaud , je m'asseois à l'ombre des arbres touffus qui sont de-

vant ma maison : je m'y assis hier soir au lever de la lune , et j'y restai jusqu'à minuit.

70.

Dans mes promenades du matin je m'assieds sur le bord de la mer , quand j'ai marché pendant une heure ; et puis je me retire chez moi pour déjeuner.

71.

Un jour je visitai mes habits d'hiver ; je trouvais des mites qui les rongeaient ; j'y mis du poivre en poudre , et les insectes périrent tous,

72.

Il y a une chose qui m'inquiète ; je ne suis pas tranquille sur ma leçon d'histoire ; je ne la sais pas bien ; mon maître me grondera , et ma maîtresse me mettra en pénitence : comment pourrais-je faire ? il faut que je l'apprenne bien vite,

73.

Il y avait quinze personnes seulement, lorsque je suis arrivé; on avait commencé le bal; je ne voulais pas danser; mais je n'ai pu me refuser aux instances du maître de la maison.

74.

Sans espoir et sans ressource que ferai-je , que deviendrai-je? Ma vie s'écoule au milieu des chagrins , et les peines de mon coeur sont cruelles. Que puis-je faire pour me soutenir? Où irai-je pour trouver une retraite paisible dans laquelle je puisse oublier tout ce qui m'afflige? Que Dieu ait pitié de moi, et me console dans mes disgraces.

75.

Je casse ma cuvette et mon pot à l'eau; ma cruche tombe et se brise; j'envoie mon domestique en acheter d'autres , et je le charge de me procurer une épon-

ge , deux balais , deux vergettes pour mes habits, et une brosse pour mes souliers : tout cela me coûte trois ducats et demi.

76.

Lorsque je vois le résultat des démarches de mes amis; je me sais bon gré de n'en avoir fait aucune pour mon compte.

77.

Que dirai-je de tant de belles choses que j'ai vues-dans mes voyages ? J'ai vu des villes superbes , de riches campagnes, qui m'ont charmé. J'ai rencontré des personnes aimables et instruites , que j'ai aimées et admirées. Que raconterai-je des spectacles variés , qui ont surpris mes yeux , et ravi mon âme ?

78.

On m'avait enfermé dans ma chambre , en poussant le verrou au dehors ; on me croyait sorti. Envain je criai à

tue tête pour me faire entendre ; je ne pus y parvenir , tous mes gens étaient sortis. Je restai donc seul jusqu'au soir, que mon valet de chambre retourna de la ville.

79.

Les paresseux et les ignorans disent tous , pour s'excuser , qu'ils n'ont point de mémoire: moi qui ai de l'expérience, je dis que cela n'est pas vrai, et que l'on a de la mémoire dès qu'on s'applique.

80.

Je pense qu'il ne faut pas feindre , et avoir de la fausseté ; mais je soutiens qu'il faut cacher , et sur-tout tâcher de vaincre les sentimens et les mouvemens qui peuvent désobliger les autres : c'est ce que j'appelle prudence , et obligeance envers le prochain.

81.

La religion et la conscience veulent

que je ne croie jamais le mal sans en être parfaitement sûr, et que quand j'en suis sûr, je le tais.

82.

Je répète à tous ceux que je suis chargé d'instruire cette maxime si belle, et si morale; *Vouloir ce que Dieu veut est la seule science qui nous mette en repos* : j'y ajoute cette autre si bien prouvée par l'expérience : *avec de la piété on ne manque jamais de consolations, et l'on a toujours du courage dans l'adversité.*

83.

Non, je ne me permettrai pas de faire un mal pour faire un bien, je ne mentirai pas pour obliger qui que ce soit.

84.

Mon père me disait souvent, ne fais pas sans scrupule de petites fautes, je crains les grandes à leur suite ; il ajou-

tait , sois sans orgueil , car l'orgueil est le plus ridicule et le plus sot des vices.

85.

Je reprochais à ma fille qu'elle faisait les choses gauchement et mal adroitement , et que cela était par négligence ; elle me dit que je me trompais, que c'était faute de réflexion ; non , lui répondis-je , c'est l'un et l'autre.

86.

Je définis l'économie comme il suit ; c'est l'ordre qu'on apporte dans la conduite d'un ménage, dans la dépense générale et particulière d'une maison. Je la considère comme la source de la bienfaisance et de la générosité ; je veux la pratiquer dans toutes les circonstances de ma vie.

87.

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre ; je le crois ,

et je m'aperçois, qu'avec de la complaisance et de la douceur, j'obtiens de mes compagnes tout ce que je peux raisonnablement désirer.

88.

Sans la santé on ne jouit de rien ; je le dis à mes élèves, et je leur fais remarquer qu'ils ne peuvent conserver la santé que par la sagesse et la sobriété. Hélas ! je parle à des sourds , la gourmandise a une voix plus forte que la mienne.

89.

Un paresseux ne peut être ni obligé, ni très charitable , ni économe, ni instruit. Je veux éviter la paresse , elle me ferait trop de tort.

90.

Si j'étais indifférent pour l'instruction de mes écoliers, je ne les gronderais jamais ; je suis attentif à les reprendre ,

parce que je les aime sincèrement , et que d'ailleurs mon devoir m'y oblige.

91.

Il faut que je prévienne mes enfans contre la flatterie ; je tremble qu'ils ne s'habituent aux louanges , j'en connais tout le danger.

92.

J'évite de louer les personnes en leur présence , il me semble que cela est déplacé ; je me contente d'avoir des égards pour les personnes que j'estime, c'est une flatterie muette qui n'a rien de fade.

93.

Je me méfie de ma femme de chambre , elle me flatte toujours ; elle me prouve qu'elle n'a point d'amitié pour moi , je la renverrai.

94.

J'ai lu dans un ouvrage de Madame

de Genlis cette réflexion; *il n'y a point de véritable amitié sans une confiance entière* : je sais aussi que la vertu seule est la base de l'amitié véritable.

95.

Je plaisante quelquefois , mais avec mes amis, et je ne pousse jamais la plaisanterie trop loin; je suis surtout attentif à ménager l'amour propre des personnes qui me sont chères.

96.

Je ne me fâche pas aisément des plaisanteries , j'y répons sans humeur ; il n'y a que les gens qui n'ont aucun usage du monde , ou les sots orgueilleux , qui soient toujours prêts à se fâcher pour la moindre chose.

97.

Lorsque je réfléchis sur l'avarice et la lésine , je suis tenté de les mettre au rang des vices les plus bas.

98.

J'a ouï dire souvent à des personnes qui ont une grande expérience du monde que la pudeur et la modestie donnent plus de grace à une jeune personne, que la beauté même.

99.

Je fronce le sourcil , lorsque je vois un jeune homme qui fainéante du matin au soir ; je tremble pour son avenir , il me semble que je l'aperçois déjà environné de tous les vices, qui le conduisent à sa perte.

100.

Je ne recueille aucun fruit de mes soins pour l'éducation de ma nièce ; en vain j'épuise tous les moyens pour exciter en elle un peu d'émulation, elle me désespère.

101.

La prudence nous dit que nous nous occupions de nos affaires , et que nous ne nous mêlions jamais de celles des autres, à moins que nous n'ensoyons priés, ou que nous ne puissions rendre service.

102.

Je maudis de bon coeur le bavardage et le-commérage de certaines personnes; parce que je prévois qu'il en peut résulter des tracasseries , des méchancetés : au reste j'ai observé que le bavardage et le commérage sont les défauts ordinaires des gens sans esprit et sans éducation.

103.

La Bavarderie est un babil hors de saison , sans discrétion, et sans mesure, elle me fait fuir. Le commérage est le défaut de vouloir savoir toutes les nouvelles du quartier, toutes les affaires d'autrui , et d'en parler à tort et à travers ;

je clos la bouche , et je ferme les oreilles , quand je rencontre des bavards et des commères.

104.

Ils ont ouï dire que l'armée doit se rassembler au mois d'août; cela les contrarie beaucoup, il faudra qu'ils rejoignent leur régiment , lorsqu' ils comptaient passer tout l'été à la campagne.

105.

Je sais depuis ce matin que mes soeurs doivent venir ce soir chez moi ; je dois leur préparer une jolie colation; je veux les surprendre , et que ma mère me les laisse jusqu'à dimanche.

106.

Sans vous tourmenter inutilement , sans perdre votre temps et vos peines , vous vous résolvez à tout ce qui peut arriver : et si vous n'êtes pas heureux , ce

ne sera pas votre faute , du moins vous le croyez.

107.

Dans ma jeunesse on me faisait observer qu'une famille bien unie s'attire toujours le respect de tout le monde. On me répétait aussi très souvent que les frères et les sœurs sont des amis que la nature nous a donnés ; et j'avoue , d'après une longue expérience , que je n'ai jamais eu d'amis plus chers et plus sûrs que mes frères et mes sœurs.

108.

Si je condamne quelqu'un sur les apparences , j'ai tort ; car elles sont souvent trompeuses. Je ne dois jamais me presser de juger en mal , ma religion et l'équité m'en font une loi.

109.

Vous croyez que tous les vices sont absurdes , parce qu'ils sont tous nuisi-

bles ; mais vous pensez que le plus absurde de tous , est l'orgueil de la naissance , et des richesses de nos parens.

Un poète a dit

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.

110.

Est-il certain que cela réussira selon mes désirs ? Ne dois-je pas craindre les démarches de mes concurrens, et les intrigues des envieux ? N'ai-je pas vu dans de semblables circonstances succomber le mérite , et triompher la sottise.

111.

Y a-t-il quelque chose à gagner avec les étourdis ? Oui , de l'ennui pour les gens sensés. Ne l'ai-je pas éprouvé avec certains jeunes gens , que j'ai dû éviter par la suite avec le plus grand soin ? Ils me fatiguaient de bruit, d'inconséquences , et de bavardage.

112.

Je voudrais faire bien comprendre à tous mes élèves, que plus on est sage, doux et patient, plus on est heureux. Je leur dis que la sagesse inspire le respect, je leur fais observer que la douceur charme, et je leur prouve que la patience triomphe des passions des autres,

113.

Qu'elle est intéressante, la jeune personne inspirée par la bienfaisance et la pitié, lorsqu'elle porte en secret des secours aux pauvres infirmes ! Que je me plais à l'entendre s'informer des besoins des indigens ! Elle me rappelle cette leçon de mon vénérable instituteur l'abbé M. . . . je ne l'ai jamais oubliée : *il faut chercher l'occasion de soulager les malheureux, et leur offrir vos secours avec cette affection qui en double le prix.*

114.

N'est-il pas raisonnable que je sois sévère pour moi-même, et indulgent pour les autres ? je connois mon intérieur , mais je ne vois pas celui de mon prochain.

215.

Si je me fâche , comme j'en ai raison ; je punirai mes écoliers turbulens avec des férules , et j'en ferai tâter à quelques-uns qui ne s'y attendent pas. Je me souviens que j'en ai tâté plus d'une fois dans mon enfance.

116.

Que dit cette petite fille ? elle a osé prononcer *je ne veux pas apprendre* , ah bon Dieu ! Quelle punition lui donnerai-je ? il faut que je la corrige ; autrement je ne viendrais jamais à bout de l'instruire ; elle ne se souvient pas que la docilité est la plus belle vertu de

l'enfance : cependant je le lui ai répété bien souvent.

117.

Avant hier je revins de Portici à huit heures du matin ; je pris un bain pour me rafraîchir ; je bus du lait frais que je fis traire devant moi , et à mon dîner je mangeai une soupe de fécule de pommes de terre.

118.

Si je me laisse dominer par la frayeur , je succombe au moindre danger , parce que je perds la tête ; il est donc de mon intérêt d'avoir du courage , puisque ma présence d'esprit peut me faire échapper au danger.

119.

Si je gémis, si je me plains, si je jette les hauts cris , quand j'ai mal aux dents, ou la colique, etc ; cela m'ôtera-

t-il mon mal? non; ne ferais-je donc pas mieux de le prendre en patience ?

120.

Je vainquis ma paresse, et je parvins à être diligente en faisant quelques efforts sur moi-même. Je n'osais passer dans les corridors sans lumière, j'ai fini par aller seule au jardin à minuit dans la nuit la plus obscure. On peut prendre toutes les habitudes avec le temps et la volonté , même celle du courage.

121.

Je ne m'entête pas; je ne fais des objections que pour m'instruire mieux de cette affaire; j'accueillerai toujours avec reconnaissance les bons avis, et je me soumettrai franchement aux lumières des personnes qui ont plus d'expérience que moi.

122.

J'ai fait bêcher dans mon enclos six

arpens du terrain que j'avais semé en blé l'année dernière ; je veux les fumer et les cultiver en prairie artificielle , en trèfle ; et pour les garantir du bétail , je ferai creuser à la pioche un fossé profond tout autour.

123.

Je ne me rebute pas , lorsque je rencontre des difficultés ; je ne me décourage point , et je poursuis mes études sans relâche ; parce que je suis convaincu que ma constance sera couronnée par un succès qui me dédommagera de mes peines.

124.

Je naquis en province où je restai jusqu'à l'âge de dix ans ; je fus mis au collège royal pour faire mes études ; à dix huit ans je fus tonsuré ; je vécus au séminaire pendant six ans ; je pris les ordres à l'âge fixé par les canons , et je revins m'établir chez ma mère.

125.

Je n'ose dire toute ma façon de penser sur bien des choses; par exemple, je vis au milieu de personnes riches qui ne se refusent aucune fantaisie de luxe. Puis-je leur dire, qu'elles s'ôtent la possibilité d'être charitables? Dois-je leur faire observer, que la plus sotte de toutes les vanités est celle qui fait faire une grande dépense en beaux habits, en diamans, en bijoux, et en meubles magnifiques.

126.

Je n'aime pas être debout au spectacle, cela diminue mon plaisir et mon attention. Je ne veux pas être assis à table trop à l'étroit; et si la table est carrée, je me mets dans un des coins pour avoir les coudes libres.

127.

Lorsque je fus arrivé au bout de l'al-

lée , tout en rêvant , je faillis tomber dans un haha que je n'avais pas aperçu , et je fus obligé de rebrousser chemin , un peu fâché de ne pouvoir arriver à un petit bois tailli que j'avais vu au de-là du parc , et où je comptais cueillir des noisettes.

128.

Il faut bien que je prenne le parti de me taire , puisqu'il m'est impossible de le persuader. En vérité je suis tenté de croire que l'obstination n'a point d'oreilles ; elle doit être sourde.

128.

Tu aimes tes aises ; tu ne te refuses aucune des commodités de la vie ; que tu es heureux d'avoir de la fortune ! Au reste tu ménages ta santé , et tu fais beaucoup d'aumônes ; cela est très louable.

130.

Je suis bien aise d'être retourné dans ma patrie ; je conviens qu'il est bien agréable de voyager, mais je trouve qu'il n'y a rien de mieux que d'être chez soi.

131.

Je voudrais que les jeunes gens qui m'écoutent fussent persuadés de la justesse de l'observation suivante qui m'a été faite , il y a long temps , par une femme de beaucoup de bon sens. *Que les jeunes gens , me disait-elle, ne repoussent point les sages avis de la vieillesse , et qu'ils n'en soient point humiliés , puisqu'en général le vieillard qui veut les éclairer , puise ses principales instructions dans le souvenir de ses propres fautes.* J'engage fortement mes jeunes amis à me croire, et à réfléchir sur la sincérité et la vérité de l'observation.

De tous les êtres que l'on peut rencontrer dans le monde , le plus ridicule est un homme de dix huit ou vingt ans , qui se pique d'une entière indépendance , qui joint à un air capable un ton tranchant , qui croit n'avoir nul besoin de conseil , qui ne sait pas écouter avec respect les gens d'un âge mûr et les vieillards , et qui dit gravement *mes opinions politiques*. J'en ai connu de ces jeunes audacieux , j'en connais encore , et l'on en connaîtra jusqu'à la fin des siècles.

La jeunesse est de tous les âges; celui où l'on peut être le plus aimable, ou le plus complètement insupportable et ridicule. Il me paraît qu'il est bien avantageux d'être aimable. Je conseille donc à mes jeunes amis de le devenir; et pour cela je veux les habituer à l'obéissance

parfaite ; je tâche de leur faire connaître le prix de l'égalité d'humeur , et je ne leur permets jamais que les lectures de mon choix.

134.

La présomption et l'orgueil nuisent à l'instruction , et au développement des talens. Je m'efforce de garantir le jeune Charles de ces deux défauts ; je lui fais remarquer tout ce qu'il ne sait pas , et je saisis souvent cette occasion de rabaisser son petit amour propre.

135.

J'admire une belle fleur, elle charme mes yeux , mais elle se fane bientôt. Je suis ébloui de la beauté et de la fraîcheur éclatante d'une jeune fille , mais je réfléchis que cette beauté, cette fraîcheur vont se ternir promptement. Je dédaigne une fleur, quelque belle qu'elle soit , si elle a des qualités malfaisantes et dangereuses ; comme , quelque

belle que soit une femme, je la méprise, et je la fuis, si elle manque de douceur et de bonté, si elle est dépourvue des vertus aimables qui sont le véritable ornement de son sexe.

136.

Auguste est bien malheureux, il a peur d'un rien; il fait d'une mouche un éléphant. L'autre jour j'étais avec lui dans le potager, je le vis pâlir, il avait vu passer un lézard. Pauvre enfant, je le plains.

137.

Le jeu réduit souvent à la besace ; j'entens ceci des jeux de hazard : car j'apprends à mon petit ami Eugène le jeu des échecs, il l'habitué à la réflexion. Je ne parle pas des jeux qui sont des exercices salutaires, comme le Billard, la Paume, le Ballon ; je sais que la jeunesse peut s'y livrer avec modération : ils font partie de la Gymnastique.

J'étais aux abois , lorsque je reçus mille écus que mon fermier me paya sur son fermage de septembre ; ce secours m'arriva fort à propos.

J'ai écrit une lettre à cheval à ce surnois de Baptiste qui vint l'autre jour pour me séduire avec son ton mielleux. Un peu plus , je faisais un faux pas , dont je me serais repenti long-temps. Je suis honteux d'avoir été un instant la dupe de ce fripon ; car vraiment j'ai été près de donner dans le panneau.

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud , je vais demander un emploi au ministre, il est tout porté pour moi en ce moment ; mais je crains qu'il ne se refroidisse.

141.

Ah! quelles jolies couleurs je vois dans ce prisme! Ce sont celles de l'arc-en-ciel; je veux les compter.

142.

J' ai un microscope qui est bien curieux; c'est de l'eau renfermée dans une petite boule de verre. Je vais le chercher.

143.

Il a tamisé la farine du maïs qu'il a moulu lui-même dans son petit moulin: elle est très fine, il en fera des gaufres.

144.

Cet homme est venu de but-en-blanc me faire une sortie à laquelle je ne m'attendais nullement. Je n'aime point les personnes qui se permettent de telles incartades.

145.

J'ai renvoyé mon valet calabrais ; il avait quelques défauts ; j'en ai pris un autre piémontais, et je crains bien d'*avoir changé mon cheval borgne contre un aveugle.*

146.

Je me souviens de la fable *du pot de terre et du pot de fer* ; je ne me hasarderai pas dans cette lutte ; je me tiens dans mon coin ; car je ne suis qu'un fragile pot de terre.

147.

Je m'explique très clairement , *sans tourner autour du pot*, et je dis que mon voisin est un avare qui *tondrait sur un oeuf* ; je ne me soucie nullement de traiter avec un ladre.

148.

Je me moque des plaisanteries des sots,

je ris de l'orgueil ridicule des fats ; et je ne prens pas garde aux discours découssus des étourdis , ils m'entrent par une oreille , et me sortent par l'autre.

149.

Je sentis une vive affliction à la nouvelle de la mort du jeune Alphonse ; mais j'en ressentis une plus vive encore, lorsque je sus les détails de cette mort. Quel dommage ! Mourir à la fleur de son âge ! Hélas ! il voulait sauver la vie d'un autre , et il a péri victime de son humanité.

150.

Je n'achète, ni ne vends chat en poche ; j'agis loyalement, et je ne me laisse pas duper.

151.

Je ne puis souffrir les personnes qui disputent sur la pointe d'une aiguille, ou sur un pied de mouche , je les évite comme la peste.

Nous tirons le rideau sur le passé ; nous voulons bien croire au repentir de ce jeune , homme , et nous pourrons un jour lui rendre notre confiance : mais nous nous tiendrons sur nos gardes, et nous aurons les yeux ouverts sur sa conduite.

Je ne suis pas sourd ; pourquoi me corner de cette force aux oreilles ? Il faut parler d'une voix naturelle. J'ai annoncé que je consentais à écouter le récit de ce qui est arrivé ; je l'entendrai donc volontiers d'un bout à l'autre : mais je ne puis supporter cette voix glapissante, ni ces cris aigus qui me rompent la tête, et ne font que m' impatienter.

Chat échaudé craint l'eau froide ; l'expérience me rend prudent et craintif.

J'ai peur qu'il n'y ait ici quelque anguille sous roche; j'y regarderai à deux fois.

155.

Je ne voudrais pas faire naufrage au port : Je prendrai mes précautions pour arriver sûrement à mon but, j'ai bien commencé, je ne précipiterai rien.

156.

Mon voisin a une dent contre moi, parce que je me suis expliqué franchement à l'occasion de sa conduite envers ma soeur.

157.

Je ne trouve ni mon marteau, ni mes tenailles, ni ma vrille : on m'a pris mes clous, et même les pointes de paris et les broquettes qui étaient sur ma cheminée. Je ne suis content ni de mon valet de chambre, ni de mon laquais.

158.

Fais venir mon menuisier , dis-je à mon valet napolitain, et il m'amène mon charpentier. Une autre fois je l'envoie chercher du sucre chez l'épicier, il va chez l'apothicaire.

159.

Le châron a fait les roues de mon carrosse , et raccomodé les essieux de mon chariot; j'ai ordonné au sellier de terminer sur le champ les soupentes de ma voiture de voyage , et les harnais de mon nouvel attelage : je veux être présent lorsque le serrurier placera les ressorts de mon cabriolet, et je surveillerai le peintre , lorsqu'il vernira la caisse et le train de ma berline.

160.

Mon boucher me fournit toujours du veau excellent , et mon boulanger fait très bien le pain: mais je ne suis pas con-

tent de mon charcutier, je n'aime ni ses jambons, ni ses saucissons. Les seules choses qui me plaisent dans sa boutique, sont les boudins, les saucisses fraîches, les fromages de cochon, et les langues fourrées.

161.

Je feins de ne pas voir bien des choses qui me déplaisent, je mets dans ma conduite une prudence extrême, et je me flatte d'avoir une discrétion à toute épreuve.

162.

Il pleut, il a plu toute la nuit, et je crois qu'il pleuvra toute la journée: le temps est orageux, j'en ose me mettre en route, mon cocher et mes gens seraient mouillés jusqu'aux os, avant d'arriver à la moitié du chemin que j'ai à faire.

163.

Les Glaces à la framboise sont-elles

prêtes ? J'en prendrai volontiers , et ma fille en prendra une au citron. J'aime l'eau glacée , mais je ne puis souffrir la glace dans l'eau. La liqueur à la rose est-elle dans le rafraîchissoir ? J'en désire un petit verre après le fromage glacé.

164.

Le Fer-blantier m'a fait quatre cafetières très jolies , et deux chandeliers avec les bobèches à coulisse : je le fais travailler avec plaisir, il est adroit et honnête.

165.

Il y a près de chez moi un savetier qui chante toujours, un Maréchal-ferrant qui me rompt la tête avec son enclume, et un ébéniste dont le rabot, le marteau, et la scie frappent mes oreilles du matin au soir ; je veux quitter ce quartier , c'est celui des artisans dont le voisinage est le plus incommode.

La Discrétion quelle précieuse vertu ! Si j'osais, je l'appellerais la reine des vertus. Plus je la considère, plus je découvre que les actions les plus louables acquièrent avec elle un plus beau lustre ; et que sans elle tout le savoir de l'homme perd beaucoup de son prix. Si je l'attache aux secrets, aux confidences, elle me conseille une prudence extrême ; elle me dit de ne pas me fier à l'homme inconsideré , à l'ami de deux jours, aux femmes Mais non, je ne fais point cette injustice au beau sexe ; je le crois capable des vertus les plus aimables , comme de celles qui veulent de la réflexion , de la force et de la constance.

On me servit du pain qui sentait le moisi , et du vin qui sentait le soufre ; je fis un mauvais repas, que je payai très cher, et ce fut ma faute ; car j'au-

rais pu manger à table d'hôte, où j'aurais été mieux traité.

168.

Ce marchand m'a fait une action qui ne sent pas l'honnête homme : il m'a envoyé un mémoire d'apothicaire , lorsque j'étais convenu des prix de toutes les étoffes que j'ai prises chez lui.

169.

Je sais très bien , et je me suis aperçu depuis long-temps que cet homme a de l'esprit , et qu'il parvient toujours à parer ses mensonges des couleurs de la vérité : mais comme je l'ai pris plusieurs fois sur le fait , m'assurant hardiment comme vraies , des choses que je savais être fausses ; je n'ajoute plus aucune foi à ses discours.

170.

Sous le règne animal je dois comprendre tous les animaux ; sous le règne vé-

géral tous les végétaux, et sous le règne minéral tous les minéraux. Voilà une expression métaphorique, je la conçois parfaitement.

171.

Je ne me sens pas de joie ; j'ai obtenu mon congé définitif, la guerre est terminée. Je vais rejoindre ma famille ; je compte partir demain à la pointe du jour, et mercredi je serai près de tout ce qui m'attache à la vie.

172.

Tant va la cruche à l'eau , qu'à la fin elle se brise. Mon directeur prétend qu'il se sert de cette métaphore avec moi , afin que je comprenne bien, que je ne dois pas m'exposer aux dangers des tentations, si je veux ne pas y succomber: je le crois, je me tiens sur mes gardes , et je fuis le péril.

173.

Je jette de l'huile sur le feu, lorsque j'excite la colère d'un homme déjà en fureur ; il faut que je laisse l'orage se calmer , si je veux faire entendre raison à celui qui l'a perdue.

174.

Je mettrais la charrue devant les boeufs, si je commençais par vouloir enseigner les règles de la versification avant celles de la prose. Ce serait la même chose, si je faisais lire les ouvrages écrits en style poétique , avant les ouvrages écrits en prose simple. Je voudrais donc qu'on ne lût le Télémaque de Fénélon, que quand l'on est familiarisé avec les ouvrages moins sublimes.

175.

Souvent je fais des châteaux en Espagne: j'erêve tout éveillé, et je me plais à laisser mon imagination s'égarer dans

un avenir riant. Ainsi j'égaie mon esprit ; je souris au bonheur que je me crée , et je chasse loin de moi les soucis et les inquiétudes, ou du moins je ne les aperçois, ni ne les sens plus, pendant mon délire silencieux.

176.

Je le mis au pied du mur , il ne sut que répondre, et se tut ; mais j'avais affaire à un entêté , il m'échappa sans rien dire , et je ne l'ai plus revu. Qu'ai-je gagné avec ma dialectique ? . . . C'est un homme qui a le cœur dur comme une roche.

177.

Il avait envie de me *tirer les vers du nez* ; je me moquai de lui ; et je sus si bien dissimuler , qu'il s'en alla convaincu que je ne savais rien. Il saura par la suite que j'étais informé de tout : que m'importe !

178.

Non, je ne jetterai pas ainsi le manche après la cognée; je ne désespère pas encore de recouvrer ma place; j'entrevois même quelque lueur d'espérance, j'éclairerai peut-être le ministre que l'on a trompé, et malgré mes puissans ennemis, je puis triompher. Si je ne réussis pas, je serai à temps de me résigner.

179.

J'ai dix mille écus dans le commerce des huiles; je crois avoir fait une bonne spéculation; mais je ne dois pas disposer des bénéfices avant de les connaître; ce serait vendre la peau de l'ours avant de l'avoir pris.

180.

Le mieux est l'ennemi du bien: je me contente de mon sort. Je vis tranquille, ma fortune est honnête. Je pourrais avoir l'espoir de m'enrichir davantage;

mais dans l'incertitude , je trouve plus prudent de rester tel que je suis.

181.

Je me révolte contre Dieu , si je me désespère des malheurs qui m'arrivent ; car rien ne m'arrive que par sa volonté. Ainsi je dois me soumettre , sans murmurer , à la nécessité de souffrir , en me persuadant que le souverain Créateur de toutes choses veut que ma patience soit éprouvée.

182.

Je rougis d'avoir fait une faute, mais je ne rougis pas de le reconnaître. Je conviens franchement de mes torts, parce que je crois que c'est la vraie manière de les réparer, et que je les augmenterais en cherchant à les excuser. Il n'y a que les sots, et les orgueilleux qui ne veulent jamais s'avouer coupables.

Réprimander est une suite nécessaire des obligations de ceux qui sont chargés de mon éducation, et comme je sais combien ces obligations sont importantes et indispensables pour mon propre intérêt, j'écoute les réprimandes non seulement en silence, mais avec attention et respect.

Je trouve une simplicité élégante, infiniment plus agréable que la magnificence. Ce n'est pas la richesse des habits, le luxe de la parure qui produit sur moi un effet durable; mais j'éprouve une satisfaction réelle et constante, lorsque je vois la mise simple et modeste d'une jeune personne; elle me donne une idée avantageuse de la simplicité de son âme, et je suis satisfait de rencontrer cette union touchante de la modestie du vêtement, et de la modestie de la vertu.

J'admire tout ce qui sort des mains de Louise; tous ses ouvrages ont un air de propreté, de régularité, et d'élégance, qui annoncent beaucoup de talent. Je ne l'ai vue que deux fois, et j'en ai conçu une idée avantageuse. Propre sans trop de recherche, modeste sans affectation, le sourire sur les lèvres, son maintien avait une grace naturelle qui m'enchantait; je crus voir la vertu embellie par la modestie, sous les traits d'une mortelle.

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. Je donne cet avis à César; il ne veut pas me croire; il a une présomption dangereuse, et les passions vives. Je ne peux lui persuader, que la jeunesse fera toujours beaucoup de fautes et de folies, quand elle ne suivra pas les conseils des gens sages, et qui ont de l'expérience.

187.

Une femme de bon sens est amie du silence, a dit un ancien auteur grec, et moi je le répète à toutes celles qui ont une démangeaison continuelle de parler, et j'y ajoute que rien ne me donne mauvaise idée d'une jeune personne, comme de l'entendre parler toujours et sur tout, je crois que cela mène au bavardage.

188.

L'ingratitude. quel vice horrible! Je ne connais pas de monstre plus affreux qu'un ingrat. Si la religion ne me le défendait pas, je crois que je me livrerais à la médisance contre l'homme infecté de ce vice.

189.

J'aime la politesse, parce qu'elle fait le charme de la société; je pense qu'elle consiste en partie, à ne point paraître ennuyé quand les autres s'amusent,

et à ne jamais se presser de parler. Je ne puis souffrir les personnes qui viennent interrompre la conversation à tout propos , sans égard pour celui qui parle , ni pour ceux qui écoutent : je les maudis de bon coeur , et je les évite le plus qu'il m'est possible.

190.

Si je désire donner de moi une idée avantageuse , si j'ai l'envie de jouir de quelque considération parmi les gens sensés; il faut que je prête de l'attention à ce qu'on me dit, que je remplisse avec exactitude tout ce que je promets , que j'aie la vigilance la plus active sur ce qui m'est confié, et que je sois attentif à ne faire que des actions louables.

191.

Je recherche la société des personnes polies, elles sont toujours gracieuses; et je me plais beaucoup avec les personnes enjouées, elles sont ordinairement agréables.

bles. Cependant je pense qu'il ne suffit pas d'avoir un abord gracieux et un commerce agréable, je veux encore avec ces dehors aimables, un coeur droit et une bouche sincère.

192.

J'étudie pour apprendre, mais je n'apprens qu'à force d'étudier. Plus je sais, plus je me sens du goût pour apprendre. J'ai ouï dire que le temps de la jeunesse est le vrai temps de s'instruire. On m'a dit aussi que je ne devais pas me presser de me croire savant et capable, parce que j'ai beaucoup étudié, mais que je dois attendre pour cela, que mon esprit soit formé, et qu'il ait digéré ce que le travail aura mis dans ma mémoire.

193.

Je mésuse du temps, si j'en fais un mauvais usage. J'abuse de la bonté de mes maîtres, si je suis turbulent, inappliqué.

194.

Je pourrais gager que victor ne fera rien pendant ses vacances : je parierais même qu'il oubliera presque tout ce qu'il a appris. C'est dommage, il ne connaît pas le prix du temps , et combien il est nécessaire de mettre une suite non interrompue dans ses études : c'est vainement que je le prêche à ce sujet.

195.

Je vais selon le vent ; je règle ma conduite suivant les circonstances : je prends le temps comme il vient , et les gens comme ils sont.

196.

Il m'a doré la pilule , pour me faire consentir à ce que j'avais d'abord refusé : je me suis aperçu , mais trop tard , que je m'étais enferré ; il n'était plus en mon pouvoir de reculer.

197.

Je m'en lave les mains; cette affaire a passé contre ma volonté , je n'ai voulu y prendre aucune part.

198.

Il faut que j'aie un oeil aux champs, l'autre à la ville, et que je prenne garde à tout ce qui se passe autour de moi, et loin de mes yeux. Je n'ai personne pour m'aider dans mes nombreuses affaires ; Je ne pourrai jamais continuer à mener une vie si fatigante.

199.

Je courrai volontiers les hazards de cette entreprise ; j'ose presque me flatter du succès: cependant je meurs d'envie de savoir le résultat de la première expédition; cela pourrait me servir de boussole.

200.

Puis-je sonner la cloche et aller à la procession ? Serai-je dedans et dehors en même temps ? On exige de moi des choses impossibles.

201.

Il est drôle, ce monsieur , *il fait des coq-à-l'âne* à tout propos. C'est une bien mauvaise habitude; je crois qu'il a l'intention de faire rire : il faut que je lui dise, qu'il ne fait qu'être ridicule et ennuyeux.

202.

Je sais où git le lièvre, je le prendrai au corps : en conscience je ne peux pas me laisser manger la laine sur le dos.

203.

Vous êtes un saint jean bouche d'or; vous dites tout ce que vous pensez , sans ménagement , et quelquefois vous avez tort.

204.

C'est en vain que cet homme *a fait le chien couchant* auprès du ministre, et de quelques autres personnages ; il n'a pu réussir. J'avais prédit qu'il serait reconnu pour un vil pédant , et je ne me suis pas trompé.

205.

Les bons comptes font les bons amis . . .

L'intérêt est la pierre d'achoppement de toutes les liaisons ; je le dis parce que j'en ai l'expérience. Oui , je prétends que l'intérêt entre amis est comme l'adversité , qui est la *pierre de touche* des protestations d'attachement éternel , de dévouement sans bornes , d'affection sympathique , etc.

206.

Tantôt la rosée couvre le gazon de mon jardin ; tantôt une bruine légère tombe en gouttes imperceptibles ; tan-

tôt un brouillard épais me dérobe la vue des côteaux voisins : ainsi je me trouve privé presque tous les matins d'automne, de faire quelque promenade agréable.

207.

La raison et l'expérience me disent, que je dois attendre à *cueillir la poire, qu'elle soit mûre.*

208.

Je ne me laisserai pas aisément *jeter de la poudre aux yeux*. J'ai découvert quelquefois sous des dehors brillans un bien triste intérieur. Je ne m'en rapporte jamais au premier coup-d'œil. Je sais, par exemple , que l'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission , dont on se sert pour soumettre les autres ; et j'ai surpris plus d'une fois l'orgueil s'abaissant pour s'élever.

209.

Quel est cet audacieux qui veut *me*

mettre le poignard sur la gorge pour obtenir de moi une chose qui répugne à ma délicatesse ? Je lui ferai voir que j'ai plus de vertu qu'il n'a de méchanceté , et que je me ris de ses menaces.

210.

J'ai mis la main à l'oeuvre; j'ai poursuivi mon travail sans aucun relâche : et sur le point de le terminer, une petite faute a failli me faire faire naufrage au port; cela eut été cruel pour moi , après une application soutenue de quarante jours.

211.

J'ai pris parfaitement le change dans cette affaire; on m'avait fait donner dans le pot au noir , et un peu plus j'étais pris au trébuchet.

212.

La curiosité n'est pas toujours un vice ; il y en a une qui porte à désirer

d'apprendre ce qui nous peut être utile, et qui est une vertu que j'aime à trouver dans mes élèves.

213.

Il y a une curiosité qui est un péché de l'esprit ; et je la remarque plus fréquemment dans les gens oisifs, que dans les autres. Pourquoi cela ? Je crois qu'en voici la raison : l'homme oisif n'a nul objet déterminé dans son esprit, qui cependant a besoin d'aliment ; tandis que l'homme occupé a un objet qui le fixe.

214.

Je ferai voir *de quel bois je me chauffe*, puisque l'on jette des pierres dans mon jardin. Me croit-on homme à souffrir de pareilles incartades ?

215.

Quelle manière mal-honnête ! *Me rompre en visière*, lorsque je ne cherchais qu'à concilier les parties ! Quelle in-

civilité ! Quel ton brusque a pris envers moi cet homme impérieux ! Envers moi qui suis l'un des arbitres nommés par la justice, pour décider de quel côté est le droit de propriété.

216.

La bienfaisance a des charmes indépendans des sentimens de la personne envers laquelle on l'exerce. Combien d'hommes généreux et philanthropes font le bien sans être vus ! Combien de femmes pieuses et sensibles vont en secret visiter, soulager, consoler de pauvres malades, auxquels elles sont inconnues, et qui ne les reverront jamais ! Je regarde la bienfaisance comme la fille de la pitié, et le poète Delille dit très bien.

Glorieux attribut de l'homme roi du monde,

La pitié de ses biens est la source féconde.

217.

Je ne suis point d'avis de confier le secret à cet homme , ce serait *se confesser au renard* , car je le connais pour être très fin et très rusé. Je craindrais beaucoup qu'il n'entravât l'affaire , et qu'il ne nuisît au succès.

218.

Après la pluie, le beau temps; le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme : je me flatte que je recouvrerai ma tranquillité , j'en conserve la douce espérance.

219.

Je ne juge point sur l'étiquette du sac, je ne prononce point sur les affaires difficiles, d'après les premières apparences; je me donne la peine d'en prendre une connaissance approfondie. La raison et ma conscience me l'ordonnent impérieusement. Malheur à celui qui n'écoute ni l'une ni l'autre.

220.

Je suis prudent sans être trop politique, je règle ma conduite suivant le caractère des personnes que je fréquente en société, et je ne me livre à la franchise, que quand *je connais bien la carte du pays*.

221.

Quelle folie *de jeter ainsi la plume au vent*, dans une affaire aussi sérieuse ! J'avais fort recommandé à mon fils de réfléchir avant d'agir ; j'avais écrit à mon frère de l'aider de ses conseils , et j'apprens qu'ils ne se sont pas même vus ; quel en sera le résultat ? J'en suis fort inquiet.

222.

C'est une peste dans la société ; j'en tends toujours *donner des coups de patte* aux personnes présentes ou absentes ; c'est l'homme le plus dangereux que je

connaisse avec son esprit caustique; je ne l'ai jamais vu laisser échapper l'occasion de lancer une épigramme mordante, *il tire même quelquefois à bout portant* sur des personnes respectables: je sais plus d'une querelle sérieuse qu'il s'est attirée par ses satires: rien ne peut le corriger.

223.

C'est un homme qui met les points sur les i; c'est un puriste que je ne peux supporter. Je le vois toujours prêt à me citer la règle, et je crains toujours qu'il ne me fasse une leçon de grammaire. Les puristes ne sont point aimables dans la société.

224.

J'ai pris par-ci par-là, pour composer cet essai de Phraséologie. Puissé-je avoir fait un choix utile à mes écoliers, sous le double rapport de la grammaire et de la morale.



MAXIMES ET RÉFLEXIONS.



1.

L'admiration, est l'étiquette de l'ignorance. Un goût fin est toujours avare de son applaudissement.

2.

Le bon est doublement bon, lorsqu'il y en a peu.

Une félicité qui coûte de la peine , contente doublement.

3.

Il vaut mieux ne rien faire , que de s'occuper mal-à-propos.

4.

Etre singulier , c'est condamner les autres.

Se singulariser ne sert qu'à se faire passer pour un original ridicule.

5.

La volonté de contenter chacun met en réputation ceux qui gouvernent ; c'est par où les souverains gagnent la bienveillance publique.

6.

Le plus grand avantage dont jouissent les souverains, est de pouvoir faire plus de bien que tout le reste des hommes.

7.

Les sages se piquent plus d'être grands que de le paraître.

8.

Celui qui n'a point d'amis, ne vit qu'à demi.

Vivre sans amis, c'est mourir sans témoins.

9.

Il est plus difficile de conserver ses amis que de les faire.

10.

Il faut quelquefois dénouer une amitié, mais il ne faut jamais la rompre. Si la rupture est inévitable, une retraite à petit bruit fait honneur.

11.

Il est très difficile de se guérir de la bonne opinion de soi-même.
L'amour propre nous grossit les objets.

12.

L'imprudence est la source de toutes les disgraces.

13.

Nul bien n'est parfait ici-bas, et nul mal n'est au comble.

14.

Quelquefois ce qui fait le bonheur des uns , fait le malheur des autres.

15.

La civilité est la principale partie du savoir vivre.

L'unique moyen d'être aimable , est d'être affable.

16.

La vraie courtoisie est une dette , celle qui est affectée est une tromperie.

17.

La conversation doit être aisée comme le vêtement.

18.

Comme la conversation est l'exercice ordinaire de la vie , il y faut une extrême circonspection.

19.

Les gens bourrus sont les fléaux de la conversation.

20.

L'exagération est une espèce de mensonge. Ne parlez jamais en superlatifs.

21.

La fortune se lasse souvent de porter toujours un même homme sur son dos.

22.

L'homme de bien n'a point d'autre règle de ses actions que sa conscience.

23.

Pour soutenir un mensonge, il en faut faire beaucoup d'autres.

24.

Le menteur est sujet à ne point croire et à n'être point cru. Celui qui ne ment jamais , croit aisément.

25.

L'estime se laisse persuader par l'éloquence muette des qualités personnelles, et jamais par l'ostentation.

26.

Savoir faire , et le savoir montrer c'est double savoir.

27.

La passion est l'ennemie jurée de la prudence , et par conséquent du bon choix.

28.

L'homme prévenu de passion parle toujours des choses autrement qu'elles ne sont.

29.

Estime-toi , si tu veux être estimé.

30.

Celui-là est deux fois grand, qui ayant toutes les perfections, n'a point de langue pour en parler.

31.

L'envie sert de miroir au sage pour se corriger.

32.

L'homme sage tire plus de profit de ses ennemis, que le fou n'en tire de ses amis.

33.

Le silence est le sanctuaire de la prudence; il faut ouïr, voir, mais avec cela se taire.

34.

Un coeur sans secret, est une lettre ouverte.

35.

Il y a une parenté de coeurs et de génies, qui persuade sans parler : c'est la sympathie.

36.

Il est heureux et honorable de sympathiser avec les gens de bien.

37.

La vérité arrive toujours la dernière, parce qu'elle a le temps pour guide.

38.

Il faut autant d'adresse pour savoir dire la vérité que pour savoir la taire.

39.

La vérité est une demoiselle qui a autant de pudeur que de beauté, elle va toujours voilée.

40.

Hâte-toi lentement, ne précipite rien :
assez tôt , si assez bien.

Il faut penser à loisir , et exécuter
promptement.

41.

Le temporisement assaisonne les résolutions , et mûrit les secrets : au lieu que de la précipitation naissent toujours des enfans qui n'arrivent jamais à l'immortalité.

42.

La béquille du temps fait plus de besogne, que la massue de fer d'Hercule.

43.

Philippe II Roi d'Espagne disait , le temps et moi nous en valons deux autres.

44.

François I , Roi de France , disait :

si la fidélité se perdait , elle devrait se retrouver dans le cœur d'un Roi ; et Charles-quinz : si l'on voulait bannir du monde la bonne-foi, les palais des Princes devraient lui servir de retraite.

45.

Rien de pis que de désirer sans cesse le lendemain. Combien la vie est agitée , troublée par des espérances vives et successives, par des désirs qui sont le fruit d'une imagination sans règles ! . . . On vante à tort la facilité de se flatter : savoir se fixer et s'arranger, pour tirer parti de sa situation actuelle, vaut beaucoup mieux. On ne songe pas que les désirs passionnés , portés vers l'avenir , rendent le présent insupportable, et que les chimères qui séduisent, font mépriser la réalité qu'il faut toujours retrouver et sentir, quelque effort que l'on fasse pour s'en distraire. Qui attend toujours ne fait rien , ne jouit de rien. Les gens ardens et passionnés sont , au fond , les

êtres du monde les plus superficiels et les plus désœuvrés ; ils ressemblent à ceux qui , toujours mécontents de leur logement , passent leur vie à déménager. Cependant l'espérance est une consolation nécessaire à cette vie remplie d'amertume ; il en faut une sans doute , mais pour nous préserver des agitations qui consomment , et des mécomptes qui découragent ou qui désolent ; il faut qu'elle soit éloignée , grande , bien fondée , et que l'époque de la jouissance qu'elle promet soit incertaine : voilà ce que la religion seule peut nous donner.

*Le talent de bien conter un fait, une anecdote, une petite histoire, est très rare. Ce talent fait le charme de la société, et M.^e de Genlis a une réputation méritée dans ce genre difficile; elle conte, comme elle écrit, toujours d'une manière agréable. Les anecdotes qu'on va lire se trouvent dans son ouvrage qui a pour titre, Les souvenirs de Félicie L. ****

LA CHAUMIÈRE DE LANGOLEN.

Je (1) n'ai rien vu en Angleterre qui m'ait autant frappée que la délicieuse chaumière de Langolen , dans la principauté de Galles ; il est bien extraordinaire qu'une anecdote si singulière et si remarquable ait échappé jusqu'ici à tous nos voyageurs modernes. Voici comment j'en ai eu connaissance. Durant notre long séjour dans la jolie ville de Bury (2), nous rassemblions tous les jours , depuis sept heures jusqu'à dix heures et demie, une petite société composée de cinq ou six personnes très spirituelles ; on faisait de la musique , on causait , et les soirées s'écoulaient fort agréablement. Un soir la conversation tomba sur l'amitié , et je dis que je fe-

(1) C'est Madame de Genlis qui parle.

(2) Saint-Edmond, dans le comté de Suffolck.

rais volontiers un grand voyage pour aller voir deux personnes unies depuis long-temps par une *véritable* amitié. Eh bien ! Madame , reprit M. Stuard (1) , allez à Langolen ; vous verrez là le modèle d'une amitié parfaite, et ce tableau vous plaira d'autant plus, qu'il vous sera offert par deux femmes jeunes encore et charmantes sous tous les rapports. Voulez-vous savoir l'histoire de lady Eléonore Buttler, et de Miss Ponsomby ? — J'en serai charmée. — Je vais vous la conter. A ces mots , nous nous rapprochons de M. Stuard , nous formons un petit cercle autour de lui, il se recueille un moment, ensuite il reprend la parole , à peu près dans ces termes :

« Lady Eléonore Buttler, agée aujourd'hui (1792) de 31 ans, naquit à Dublin. Orpheline au berceau, riche héritière , aimable et jolie , elle fut recherchée par les meilleurs partis de

(1) Fils aîné de lord Londondery.

» l'Irlande; elle annonça de bonne heu-
 » re une grande répugnance à se donner
 » un maître; ce goût d'indépendance ,
 » qu'elle ne dissimula jamais, ne fit au-
 » cun tort à sa réputation , sa conduite
 » a toujours été parfaite ; nulle femme
 » n'est plus distinguée qu'elle par la dou-
 » ceur , la modestie , et par toutes les
 » vertus qui embellissent son sexe. Dès
 » sa première enfance, elle se lia de la
 » plus tendre amitié avec miss Ponsom-
 » by: par un hasard qui frappa leur ima-
 » gination, elles étaient nées à Dublin ,
 » dans la même année et le même jour,
 » et elles devinrent orphelines à la mê-
 » me époque , il leur fut aisé de se per-
 » suader que le ciel les avait formées l'u-
 » ne pour l'autre; c'est-à-dire , pour se
 » consacrer mutuellement leur existen-
 » ce , afin de faire ensemble le voyage
 » de la vie , au sein de la paix , d'une
 » confiance intime et d'une douce indé-
 » pendance. Leur sensibilité devait réa-
 » liser cette illusion. Leur amitié s'ac-

» crut tellement avec l'âge , qu'à dix-
 » sept ans , elles se promirent de con-
 » server toujours leur liberté , et de ne
 » se séparer jamais. Elles formèrent dès
 » lors le projet de se retirer du monde ,
 » et de se fixer pour toujours dans une
 » profonde solitude. Ayant entendu par-
 » ler des sites charmans de la princi-
 »auté de Galles , elles s'échappèrent
 » secrètement pour aller choisir leur re-
 » traite. Elles furent à Langolen , et
 » trouvèrent là , sur le sommet d'une
 » montagne, une petite chaumière iso-
 » lée , dont la situation leur parut déli-
 » cieuse. Ce fut là qu'elles résolurent
 » de s'établir. Cependant les tuteurs des
 » jeunes fugitives envoyèrent sur leurs
 » traces, et on les ramena à Dublin. El-
 » les annoncèrent qu'elles retourneraient
 » sur la montagne , aussitôt qu'elles au-
 » raient atteint leur majorité. En effet ,
 » à vingt-un ans , malgré les prières et
 » les représentations de leurs parens et
 » de leurs amis , elles quittèrent sans

» retour l'Irlande, et volèrent à Lango-
 » len. Miss Ponsomby n'est pas riche ,
 » mais lady Eléonore possède une fortu-
 » ne considérable ; elle acheta la petite
 » cabane de paysans , et la propriété de
 » la montagne ; elle fit bâtir là une chau-
 » mière très simple en apparence ; mais
 » dont l'intérieur est de la plus grande
 » élégance. Sur la plate-forme de la
 » montagne on a formé autour de la mai-
 » son une cour et un jardin de fleurs ;
 » une haie de rosiers est la seule clôture
 » de cette habitation champêtre. Un
 » chemin pour les voitures , et dont l'art
 » adoucit la pente rapide , fut pratiqué
 » dans la montagne : on conserva sur
 » cette montagne quelques sapins anti-
 » qués d'une élévation prodigieuse , on
 » y planta des arbres fruitiers , et sur-
 » tout une grande quantité de cerisiers ,
 » qui donnent les plus belles et les meil-
 » leurs cerises d'Angleterre. Les deux
 » amies possèdent encore, au pied de la
 » montagne, une prairie pour leurs trou-

» peaux , une belle ferme et un jardin
 » potager. Ces deux personnes extraor-
 » dinaires, ayant l'une et l'autre l'esprit
 » cultivé, et des talens charmans , sont
 » dans cette solitude depuis dix ans ,
 » sans avoir jamais découché une seule
 » fois. Cependant elles ne sont point sau-
 » vages , elles vont quelquefois en visite
 » dans les châteaux voisins, et elles re-
 » çoivent avec autant de grâce que de
 » politesse, les voyageurs qui passent en
 » Irlande , ou qui en reviennent, et qui
 » leur sont recommandés par leurs an-
 » ciens amis. » Ce récit m'intéressa vi-
 vement ; il produisit le même effet sur
 mademoiselle d'Orléans et sur mes deux
 jeunes compagnes ; il fut décidé dans
 cette même soirée , que nous partirions
 incessamment pour Langolen ; qu'en
 même temps nous irions à Brightelstone,
 à Portsmouth , dans l'île de Wight ,
 dans le Derbyshire, visiter les fameuses
 grottes de cette province , et que nous
 reviendrions par la belle et curieuse val-

lée de Coalbrook. En effet , nous fîmes ce voyage , et nous arrivâmes à Langolen sur la fin du mois de juillet. Ce village n'a pas la riche apparence des autres villages de l'Angleterre , mais rien n'égale la propreté de l'intérieur des maisons , et c'est là parmi les paysans la véritable preuve de l'aisance. Langolen , entouré d'ombrages , et de prairies délicieuses par la fraîcheur de leur verdure , est situé au pied de la montagne des deux amies , qui forme là une majestueuse pyramide couverte d'arbres et de fleurs. Nous arrivâmes à la chaumière (seul but de notre voyage) , une heure avant le coucher du soleil. Les deux amies avaient reçu le matin , par un courrier , la lettre que M. Stuart m'avait donnée pour elles. Nous fûmes accueillies avec une grâce , une cordialité , un charme de bonté , dont il me serait impossible de donner l'idée. Je ne me lassais point de contempler ces deux personnes si intéressantes par leur union , et si extraor-

dinaires par leur genre de vie. Je ne vis rien en elles de cette vanité qui jouit de la surprise des autres. Elles s'aiment , et elles sont là avec une telle simplicité que l'étonnement se change bientôt en attendrissement. Tout est vrai, tout est naturel dans leurs manières et dans leurs discours: une chose bien singulière, c'est qu'étant depuis tant d'années dans cette retraite profonde, elles parlent le français avec autant de facilité que de pureté. Je fus aussi très frappée du peu de rapports qui se trouvent entre elles. Lady Eléonore avait un charmant visage, éclatant de fraîcheur et de santé ; tout en elle annonce la vivacité , et la gaieté la plus franche : miss Ponsomby avait une belle figure , pâle et mélancolique: il semble que l'une est née dans cette solitude, tant elle y est à son aise; car on voit , à son air dégagé , qu'elle n'a pas conservé le moindre souvenir du monde et de tous ses vains plaisirs: l'autre, pensive et recueillie, a trop de can-

deur et d'innocence pour que l'on puisse imaginer que le repentir l'a conduite *dans le désert*; mais on croirait qu'elle y conserve quelques regrets douloureux.

Toutes les deux ont la politesse la plus noble et l'esprit le mieux cultivé. Une très belle bibliothèque, composée d'excellens livres anglais, français et italiens, est pour elles une source inépuisable d'amusemens et d'occupations variées et solides; car la lecture n'est véritablement profitable que lorsqu'on a le temps de *relire*. L'intérieur de la maison est ravissant par la juste proportion et la distribution des pièces, l'élégance des ornemens et des meubles, et la vue admirable que l'on découvre de toutes les fenêtres. Le salon est décoré de paysages charmans dessinés et peints d'après nature par miss Ponsomby. Lady Eléonore est très bonne musicienne; l'une et l'autre ont rempli leur habitation solitaire, de broderies d'un travail merveilleux. Miss Ponsomby, qui pos-

sède la plus belle écriture que j'aie jamais vue, a fait des recueils de morceaux choisis en vers et en prose, écrits de sa main, et ornés de vignettes et d'arabesques du meilleur goût, ce qui forme la collection la plus précieuse. Ainsi les arts sont cultivés là avec autant de succès que de modestie : on en admire les fruits et les productions avec un sentiment qu'on n'éprouve point ailleurs. On est charmé de voir que tant de mérite est, dans ce paisible séjour, à l'abri de la satire et de l'envie, et que des talens sans ostentation et sans orgueil, n'ont jamais désiré là que le suffrage de l'amitié ! Cette soirée fut un enchantement pour moi ; aucune réflexion fâcheuse n'en troubla la douceur. Je fus me coucher ; mais j'avais la tête si remplie de tout ce que je venais de voir et d'entendre, que mes pensées me tinrent long-temps lieu de sommeil. Enfin j'allais m'endormir, lorsque les sons les plus mélodieux me réveillèrent . . . Très

surprise, j'écoute; c'était une mélodie vague et céleste qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme ; à force d'attention, je connus qu'un vent assez violent , qui venait de s'élever , la produisait. Mon oreille distinguait dans le lointain le bruit et le sifflement ordinaire causés par un orage; mais les vents changeant de nature en approchant de cet asyle de la paix et de l'amitié, ne formaient plus, lorsqu'ils frappaient ses arbres et ses murs, qu'une harmonie enchanteresse. J'étais fort disposée à croire aux prodiges; néanmoins je voulais approfondir celui-ci; mais je n'osais me lever : j'étais retenue par la crainte de réveiller Mademoiselle D *** très fatiguée du voyage, et couchée dans un lit près du mien. Tout à coup la tempête se calma, les sons harmonieux parurent être emportés par les vents qui s'éloignaient. Il me sembla que ce concert céleste se perdait dans les nuages ; je croyais , en élevant la tête vers les cieux, en mieux recueillir les derniers

accords ; j'écoutais avec saisissement , et , comme sainte Cécile , si j'eusse tenu ma harpe , je l'aurais laissée échapper de mes mains , et toute musique terrestre m'eût paru bien insipide dans ce moment.

Le lendemain matin tout ce mystère fut éclairci. En ouvrant ma fenêtre , je trouvai sur le balcon une espèce d'instrument qui m'était inconnu , que l'on appelle en Angleterre un *Eolian-harp* , une harpe éolienne : instrument inventé pour rendre le vent harmonieux , qui lorsqu'il frappe cet instrument , produit en effet des sons ravissans. Il est assez naturel qu'un tel instrument ait été inventé dans une île orageuse , au sein des tempêtes dont il adoucit la tristesse.

Je me promenai toute la matinée avec les deux amies ; rien n'égale la beauté des sites qui les environnent , et qui dominent la montagne dont elles occupent le sommet. Il semble à cette élévation , qu'elles soient les souveraines

de toute cette belle contrée. Au nord elles ont la vue du village et d'une forêt, au midi, une longue rivière baigne le pied de la montagne, et fertilise d'immenses prairies, au-delà des-quelles on découvre un amphithéâtre de collines chargées d'arbres et de rochers. Au milieu de ce séjour sauvage, s'élève une tour majestueuse, qui paraît être le fare de ce rivage, et qui n'est que les débris d'un château magnifique, habité jadis par le prince souverain du pays. Toute cette côte solitaire était sans doute alors florissante et peuplée; maintenant elle est livrée à la seule nature; on n'y voit plus aujourd'hui que des troupeaux de chèvres, et quelques pâtres dispersés, assis sur les rochers, et jouant de la harpe irlandaise. En face de ce tableau agreste et mélancolique, les deux amies ont fait poser un siège de verdure, ombragé par deux peupliers, et c'est là, me dirent-elles, que souvent en été, elles viennent relire les poésies d'Ossian.

J'éprouvai dans cette journée , des impressions bien différentes de celles qui m'avaient causé tant d'enthousiasme la veille. La réflexion et la raison dissipèrent toutes les illusions qui m'avaient fait envier le sort des deux amies. Je les trouvai toujours aussi aimables , aussi intéressantes; mais je sentis qu'il fallait plutôt les plaindre que les admirer. Sur cette terre où tout nous échappe successivement , il faut conserver plusieurs liens, ou les rompre tous pour se donner sans réserve à l'être éternel , qui peut seul réaliser nos espérances, et fixer notre coeur incertain. Dans l'état naturel de société , les affections de famille forment dans le cours de la vie une succession nécessaire de consolations: un époux console de la perte d'une mère ; par la suite , la main d'un enfant chéri essuiera d'autres larmes; un frère partage nos chagrins domestiques; un ami fidèle dédommage de la trahison d'un faux ami. Cultivons donc toutes nos relations; ah !

dans cette carrière épineuse que nous devons parcourir , ne rejetons aucun des appuis naturels ; si l'un nous manque , un autre au moins soutiendra notre faiblesse !

Le plus grand des malheurs, pour un coeur profondément sensible, est de nourrir un sentiment exclusif et passionné pour un être dépendant et fragile, dont mille événemens peuvent le séparer , et que la mort peut lui ravir. Quelque pure que puisse être cette affection , elle sera toujours la source de tourmens inevitables ; si elle est exempte de remords, elle ne saurait l'être d'inquiétudes déchirantes.

Ces idées firent une telle impression sur mon esprit , que je ne vis plus dans les deux amies que des victimes imprudentes de la plus dangereuse exaltation de tête et de sensibilité. Après un tel éclat et de tels engagemens , elles sont pour jamais enchaînées sur cette montagne ! Mais que leur avenir est

effrayant ! Si l'une devait survivre à l'autre , et , sans aide comme sans consolation , se trouver seule chargée du soin sacré de lui rendre les derniers devoirs, d'ordonner ses funérailles ! ou si toutes les deux devenant infirmes en même temps , privées de l'ouïe et de la vue , passaient les dernières années de leur vie sans se voir, sans s'entendre, sans pouvoir se soigner mutuellement ! ensemble et séparées ; puisqu'elles ne pourraient plus exister l' une pour l'autre ; situation bizarre autant que déplorable , et dont la constance de l'amitié ne pourrait qu'aggraver l'horreur. Aux yeux même des gens du monde , le sort d'une Carmélite doit paraître infiniment moins à plaindre : s'ils croient que celle-ci peut éprouver quelques regrets dans sa jeunesse , du moins il est impossible qu'ils ne conçoivent pas que sa vieillesse doit être parfaitement heureuse. Avec quelle sérénité , avec quelle joie elle s'avance vers la tombe ! et l'on

ne songe pas assez , que dans l'ordre de la nature , la vieillesse est l'état le plus long de la vie, il peut durer plus de quarante ans.

Les amies de Langolen n'ont plus qu'un seul moyen de s'assurer une vieillesse heureuse: c'est d'élever et d'adopter des enfans , et de se former ainsi une famille étrangère, qui puisse égayer leur solitude, et soigner un jour leurs vieux ans. Les religieuses seules peuvent se passer de famille , elles sont entièrement dévouées à Dieu ; d'ailleurs elles ont des compagnes de tout âge, et leur vieillesse s'écoule en paix , sous la protection active et généreuse de la charité chrétienne.

L'héroïsme inutile.

Le Chevalier de C. . . . , en passant dans un village , voit une chaumière en feu; on lui dit qu'il ne reste qu'une vieille femme paralytique , il s'y précipite , traverse rapidement les flammes , passe

dessus des poutres embrasées, trouve la vieille femme vivante, la prend dans ses bras , l'emporte , sort de la maison sain et sauf; mais comme la vieille femme avait ses vêtemens en feu , il la jette dans une mare qui se trouvait devant la porte , et il la noie ! Cette mare , grossie par les pluies, avait six pieds de profondeur Voilà une admirable action déjouée , inutile , perdue ; quelques pieds d'eau de moins , et cette histoire eut été célébrée dans toutes les gazettes; l'héroïsme même a besoin de bonheur.

L'Aveugle devenu borgne.

Voici un plaisant trait d'avarice : M. de P***, très riche, et devenu aveugle d'une cataracte formée sur les deux yeux , vint du fond du Languedoc à Paris , pour consulter Granjean célèbre oculiste, qui lui dit qu'il était temps de lui faire l'opération , et qu'il en répondait. M. de P*** demanda ce que lui

coûterait l'opération. Cinquante louis ,
répondit Granjean. M. de P. *** se ré-
cria douloureusement , il voulut mar-
chander. L'oculiste fut inflexible, il fal-
lut céder. Quelques jours après , il se
rendit chez M. de P. *** , et il commen-
ça l'opération; lorsqu'il eut enlevé la ca-
taracte de l'oeil droit, M. de P.***, trans-
porté, s'écria qu'il voyait parfaitement.
En effet , il distingua tous les objets et
toutes les couleurs. Allons, dit Granjean,
passons à l'autre oeil. un moment
reprit M. de P.***, vous prenez cinquante
Louis pour l'opération entière, ce qui
fait vingt-cinq louis pour chaque oeil ;
moi, je vois tout autant qu'il m'en faut,
je me contented'un oeil; faire opérer l'autre
serait un luxe-inutile , voilà vingt-
cinq louis, je veux-bien rester borgne.

L'heureux talisman.

Sous le règne de Henri II , vivait à
Neuilly, près de Paris, sur les bords de

la Seine , un sage retiré du monde , et fixé là , dans une petite maison aussi agréablement située que simple et commode. Ce philosophe modeste et solitaire s'appelait Théophile. Il avait beaucoup voyagé, il était étranger, et il vint d'un pays lointain , s'établir dans cet humble asyle plus conforme à son goût qu'à sa fortune , car il avait de grandes richesses ; mais il méprisait le faste : une âme sensible, une piété sincère , le préservaient des petitesesses d'une vanité coupable ; il était dévot et conséquent. Sa conduite s'accordait avec sa croyance et ses discours ; il ne pensait pas que le luxe pût s'allier avec la charité chrétienne, et qu'il fût possible d'avoir des sentimens religieux, en conservant de l'orgueil , de l'ambition et de l'indifférence pour les infortunés. Il attira, sans le vouloir l'attention de ses voisins, par la simplicité de sa vie et par sa bienfaisance. On voulut le connaître; il était assez sage pour fuir le monde , il avait trop de

douceur et d'aménité pour repousser ceux qui venaient le chercher, il forma quelques liaisons, et il inspira tant de confiance à ses nouveaux amis, qu'il devint l'arbitre de tous les différens qui s'élevaient entr'eux. Consulté par eux sur leurs intérêts particuliers, il leur prédit, avec une justesse étonnante, tout ce qui devait résulter des résolutions sages ou téméraires qu'ils prenaient. L'événement justifia tant de fois les conjectures de sa prévoyance, que dans un siècle si peu éclairé, où les personnes, même du rang le plus élevé, se livraient aux illusions ridicules d'une stupide superstition, on finit par croire que Théophile était un homme merveilleux qui possédait des lumières et une science surnaturelles. Aussi sa réputation s'établit promptement, on vint le consulter comme devin et astrologue, malgré qu'il protestât qu'il ne fût ni l'un ni l'autre. On sut que la reine l'avait honoré d'une visite secrète, et tous les gens de la cour

voulurent le voir et profiter de sa science. Ne pouvant leur persuader la vérité, il tâcha de tirer de leur erreur un résultat utile et profitable pour eux.

Parmi les personnes qui vinrent le trouver, il y eut une jeune femme nommée Théonie qui le supplia de lui donner un talisman contre la colère. Elle lui fit d'abord un grand éloge de son cœur et de son caractère, car on commence toujours par là, quand on veut avouer un défaut. Je suis bonne, dit-elle, incapable de rancune et de faire une méchanceté; ma franchise est extrême ainsi que ma sensibilité; je n'ai qu'un petit inconvénient, celui de disputer avec emportement, de me mettre facilement en colère. Ce défaut que je ne puis vaincre, éloigne de moi mon mari qui est un homme doux et paisible, et je ne puis réprimer mes premiers mouvemens. J'ai ce qu'il vous faut, répondit Théophile, c'est le plus rare des talismans, parce qu'il est le plus difficile à faire; il fut

composé , il y a trois siècles , par une femme très savante. . . . — Par une femme ? — Oui , une femme qui consacra son art aux personnes de son sexe , qui sont , en général , plus sujettes que nous à se mettre en colère. J'ai eu ce talisman par héritage , il m'est inutile , je vous le donnerai avec plaisir. C'est un anneau d'or parsemé d'étoiles émaillées , le voici. — Il suffira de le porter ? — Voici ce que vous devez faire. Aussitôt que vous sentirez la tentation de vous fâcher , il faudra vous taire , ne pas prononcer une syllabe , et sur-le-champ passer dans votre cabinet , là , seule et sans témoins , vous plongerez votre anneau dans un grand verre d'eau froide , et vous répéterez neuf fois ce nom : *Peintéphiladelmirézidarnézulmézidore*. — Bon dieu ! c'est là un nom ? — Oui , et un nom très vénérable , c'est celui de la femme savante qui passa cinquante ans à former ce précieux talisman. — Je ne m'étonne pas que malgré toute sa science , el-

le ne soit pas plus célèbre , un tel nom ne saurait parvenir à la postérité, il est presque impossible de le retenir. — Je vous l'écrirai. — Je l'apprendrai par coeur. Il faudra donc le prononcer neuf fois? — Oui, et posément. Ensuite vous retirerez le talisman du vase, vous boirez l'eau, et vous serez parfaitement calmée. — Cela est admirable !

Quand vous ne serez pas chez vous, et que , par conséquent , vous ne pourrez pas vous retirer dans votre cabinet , il faudra bien vous contenter de répéter en vous même le nom magique; mais j'avoue qu'alors le talisman aura beaucoup moins d'efficacité. — Oh! ceci ne m'inquiète pas , parce que je ne suis jamais de méchante humeur que chez moi , je ne me mets en colère que contre mes gens ou contre mon mari , quand nous sommes tête-à-tête. D'ailleurs je suis toujours , dans le monde , très polie et très complaisante. — Dans ce cas , en observant toutes les cérémonies néces-

saires, vous acquerez une douceur parfaite.

Théonie , enchantée , emporta l'anneau et le nom de *Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore*, écrit de la main de Théophile. Comme elle avait une heureuse mémoire, elle fut en état d'en éprouver la vertu dès le soir même , et ce fut avec un succès qui lui inspira la plus vive admiration pour Théophile.

Louable emploi des talens.

« Qui possède un talent peut promettre un bienfait. »

Il existe, à Lyon , une association de très jeunes personnes , qui se sont réunies pour consacrer leurs talens aux infortunés. Deux d'entre elles ont mis en musique des odes sacrées de I. B. Rousseau , qui forment ainsi les couplets de deux belles romances; d'autres ont peint des têtes , des paysages , des fleurs, des fruits, des camées ; d'autres ont fait de

belles broderies , des ouvrages de tapisserie , de jolies corbeilles , etc. ; et toutes ces choses se font , et se feront tous les ans pour être vendues au profit des pauvres dans les premiers jours du mois de janvier. Quelle manière ingénieuse et touchante d'ennoblir et même de sanctifier l'adresse et les talens ! Ainsi les mères et les institutrices de ces charmantes jeunes personnes ne sont pas obligées de leur dire : appliquez-vous pour vous *amuser* et pour *briller*. Elles disent : appliquez-vous pour *être utiles aux infortunés*.

F I N.

AOI 1464242